

Voltaire, « L'horrible danger de la lecture »

Voltaire vient de voir deux de ses ouvrages (Essai sur les mœurs et Le dictionnaire philosophique) condamnés par l'Église et le Parlement. Pour se venger il rédige donc un pamphlet intitulé

« L'horrible danger de la lecture » → texte de **registre polémique**

Ce pamphlet est aussi, indirectement, une synthèse des idées du siècle des Lumières. L'auteur se place dans un contexte oriental. C'est un texte construit sur des procédés d'antiphrase systématiques, et sous le couvert des accusations à l'égard de l'imprimerie et de la lecture, il faut en voir un éloge. Voltaire critique également les pouvoirs qui maintiennent les peuples dans l'ignorance: c'est un plaidoyer pour la diffusion des oeuvres et des idées.

Ier axe de lecture : la structure du texte et les étapes de l'argumentation

Le texte comprend :

Une introduction

Une succession de six paragraphe numérotés et brefs → parodie d'un acte de justice

▼ Une conclusion.

Dans l'introduction, on voit :

- les titres de l'auteur de l'édit (« mouphti du Saint-empire ottoman ») → le locuteur est un religieux
- des formules de politesse orientales : « lumières des lumières »
- les circonstances expliquant l'interdiction de l'imprimerie en Turquie : le retour d'un ambassadeur détenant cette invention dangereuse

Puis l'auteur énumère les raisons de l'interdiction Les « risques » sont :

- dissipation de « l'ignorance » (lignes 10-11)
 - amélioration de « l'agriculture », l'industrie → progrès (lignes 13-17)
 - diffusion de l' « Histoire » objective → favorise la réflexion (lignes 19-22)
 - diffusion de la philosophie des Lumières: « éclairer les hommes » (lignes 24-26)
 - remplacement de la superstition par la vraie religion (lignes 28-30)
 - progrès dans la médecine. (lignes 32-34)
- Ces arguments sont absurdes (= démonstration par l'absurde) et ironiques (Voltaire pense l'inverse : antiphrases)

Conclusion

Les deux derniers paragraphes ne sont pas numérotés, et précisent les modalités d'application de l'interdiction de « lire », puis de « penser »: gradation dans l'absurde.

→ Mais tout le texte est encadré par les expressions « sottise et bénédiction » (ligne 1) → « palais de la stupidité » (ligne finale) → ce dispositif attire notre attention sur le **registre ironique** du texte.

▼ IIè axe de lecture : une fiction orientale :

1. les indices de la fiction orientale

- Noms + métiers musulmans (« Saïd », « Cadis », « Imans »)
- termes religieux : « La Mecque », « Mouphti » « Sublime Porte »
- lieux orientaux : « Stamboul », « St-Empire ottoman »
- date musulmane « 1143 de l'hégire »

2. Son efficacité

- divertissant : L'Orient est à la mode au XVIIIème siècle (Montesquieu, Lettres persanes)
- permet d'éviter la censure : en localisant son histoire dans un pays lointain, ceci permet à Voltaire de se dégager de la censure et d'exploiter toute la gamme de l'ironie. La lecture au premier degré montre la condamnation des régimes orientaux autoritaires, mais avec plus de réflexion cela s'adapte à la France : « Frankrom » = royaume de France.
- Certains indices servent à avertir le lecteur: « sottise et bénédiction », « notre palais de la stupidité ».

IIIé axe de lecture : La dénonciation de Voltaire / L'apologie du siècle des Lumières

1. étude des raisonnements

- raisonnements en apparence logiques qui s'avèrent totalement absurdes : « Cette facilité de communiquer ses pensées tend évidemment à dissiper l'ignorance, qui est la gardienne et la sauvegarde des Etats bien policés. »

Il s'agit d'antiphrases visant à dénoncer → registre ironique

- **Gradation** dans l'absurde de la ligne 35 : « nous défendons aux pères [...] d'enseigner à lire » (37), « nous leur défendons expressément de penser » (37)

2. les cibles

Dénonciation en France de deux institutions :

L'Eglise : L 6-7 : « il a semblé bon à Mahomet et à nous de condamner [...] ladite infernale invention de l'imprimerie » → Parodie des textes religieux (en France) justifiant les décisions d'interdiction, la censure. De plus l'Eglise manipule les fidèles.

La justice : Voltaire en fait la **parodie** → Enumération de six motifs justifiant le jugement et verdict

- Emploi du "Nous" d'autorité, propre au langage juridique : « Nous Joussouf Cheribi » (1), « il a semblé bon à nous de condamner » (6-7)
- Jargon juridique : « comme ainsi soit » (l. 3), « à ces causes et autres » (l.35), « pour les causes ci-dessous énoncées » (l.8.)

Il s'agit bien d'une vengeance de Voltaire contre la décision qui vient de le frapper.

3. L'apologie du siècle des Lumières :

- Défense de la culture grâce à l'imprimerie et la **lecture** dans tous les domaines : en exposant paradoxalement les pseudo-avantages que pourrait tirer un régime autoritaire qui condamnerait les bienfaits de la connaissance. → Voltaire pense à l'Encyclopédie (sous la direction de Diderot), ouvrage censuré.
- Lutte contre l'obscurantisme (ignorance)
- Croyance au progrès (matériel, médical, intellectuel, moral) qui apportera le bonheur
- Lutte contre tout fanatisme, toute superstition

Conclusion :

Ce texte relève donc du registre polémique (arme de guerre contre l'Eglise / la justice) et ironique. Voltaire expose, indirectement, les valeurs du siècle des Lumières. Ce texte est encore d'actualité, car aujourd'hui des écrivains continuent à être victimes de la censure (Algérie) et du fanatisme (Salman Rusdie, les Versets sataniques)

Rousseau, « le dîner de Turin »

Texte de type narratif extrait des Confessions écrites par Rousseau au 18^e siècle. Rousseau Philosophe issu du peuple il devient valet à Turin au service du comte de Gouvon. Il est secrètement amoureux de la petite-fille du comte. Mais la distance sociale l'empêche de faire connaître ses sentiments. Or une occasion se présente pour lui, de faire valoir son mérite.

Ier axe de lecture : Un moment privilégié pour le valet

La progression du texte

- 1er paragr : présentation des circonstances qui permettront au jeune Rousseau de briller en société :
 - circonstances temporelles : « On donnait ce jour-là un grand dîner »
 - Présence de nombreux personnages : « maître d'hôtel », « comte de Gouvon », « tout le monde » (11), « Mlle de Breil » → pour le valet c'est une occasion pour briller en société.
 - rôle du hasard : « Par hasard on vint à parler de la devise » (ligne 2)
 - Question d'orthographe à propos de la devise : « tel fier qui ne tue pas » (ligne 3)
 - Réponse du jeune Rousseau sur l'invitation du comte : « Alors je dis que je ne croyais pas que » → explications savantes du valet.
- 2^e paragr : admiration des convives et triomphe du jeune Jean-Jacques Rousseau

La convergence des regards vers le valet

Le narrateur est ici au centre des regards (comme le confirme ce champ lexical) : il retient d'abord l'attention :

- du comte : « Le vieux comte [...] ayant jeté les yeux sur moi, il vit que je souriais » : le comte devine les qualités d'intelligence de son valet.
- Puis de l'assistance : « Tout le monde me regardait » → tous les regards de l'assistance convergent vers lui.
- Enfin de Mlle de Breil (petite-fille du comte): « Cette personne si dédaigneuse daigna me jeter un second regard », « levant derechef les yeux sur moi » → le valet retient enfin l'attention de la jeune aristocrate qui le dédaignait.

Ces regards jouent un rôle primordial ici, car c'est par eux que le mérite du valet est reconnu.

II^e axe : Une revanche sociale

Le valet triomphe ici de l'aristocratie, même provisoirement. L'ordre social est renversé : « Ce fut un de ces moments trop rares qui replacent les choses dans leur ordre naturel, et vengent le mérite avili des outrages de la fortune » (lignes 16-18) → Rousseau est sensible à l'inégalité entre les classes sociales. Cet épisode permet au valet qu'il est de triompher de l'aristocratie.

Une série d'inversions :

Dans le texte, plusieurs expressions sont inversées :

« je vis avec beaucoup d'étonnement le maître d'hôtel » : au début, c'est le valet qui est étonné par la tenue du maître d'hôtel dont il ne comprend pas la signification (« épée », « chapeau ») → code incompréhensible pour lui.

A la fin au contraire :

« Tout le monde me regardait »[...] « On ne vit de la vie un pareil étonnement » : à la fin, c'est la noble assistance qui est étonnée par le valet.

« je souriais sans oser rien dire » (lignes 6-7) # « Tout le monde me regardait et se regardait sans rien dire » (ligne 11) → : au début, le valet n'ose pas prendre la parole # Ensuite, c'est l'assistance qui est muette d'admiration.

Ces inversions stylistiques suggèrent le renversement de l'ordre social (valet / aristocratie) et la revanche de Rousseau.

Le pouvoir de la culture et de la parole

C'est par sa culture que le valet va être reconnu socialement. Il utilise un discours pertinent, mais reste très mesuré : il ne se moque de personne.

- un *discours pertinent* : seul le valet Rousseau sait expliquer une étymologie savante (référence au latin : « fiert » vient de « ferit » = il frappe (7-8) → il a de solides connaissances linguistiques

- un *discours plein de retenue* : mais le jeune Rousseau ne veut heurter personne. Il utilise des négations (« Alors je dis que je ne croyais pas que le " t " fût de trop » ; « la devise ne me paraissait pas dire ») : évite les affirmations brutales. De plus, accumulation des « que » et des « qui » (« je ne croyais pas que le " t " fût de trop, que " fiert " était [...] qui ne venait pas ») :→ le style mime la réserve du valet.

IIIème axe de lecture : Un moment de bonheur

- Ce texte insiste sur le bonheur éprouvé par Rousseau : ce dernier devient soudain l'objet d'admiration de toute une assemblée.

Mais ce bonheur est bref, mais délicieux à tous égards : « ce fut un de ces moments trop rares » : chez Rousseau, les instants de bonheur sont toujours de courte durée.

- Tout devient transparent pour le jeune valet : au début, il ne comprenait pas le sens de la tenue du « maître d'hôtel ». Mais il sera le seul à pouvoir déchiffrer le sens de la « devise ». De plus, il lit sur le visage de Mlle de Breil comme dans un livre ouvert (« Mais ce qui me flatta [...] fut de voir clairement sur le visage de Mlle de Breil un air de satisfaction »)

- Un véritable roman d'amour : à la ligne 25, Rousseau écrit : « Ici finit le roman ». En effet, ce texte met en scène l'histoire d'amour entre le jeune Jean-Jacques et Mlle de Breil. On trouve les ingrédients d'un « roman » d'amour : un valet amoureux (Rousseau) d'une princesse hautaine (Mlle de Breil), un grand-père autoritaire (le comte de Gouvon), une séduction réussie. A la fin, la rougeur de la jeune fille (« Mlle de Breil rougit jusqu'au blanc des yeux ») traduit son émotion physique. L'eau répandue par le valet (« ayant trop rempli le verre, je répandis une partie de l'eau sur l'assiette et même sur elle ») → symbolise le trop-plein d'émotion du jeune valet..

Conclusion

Souvent dans les Confessions, le hasard est défavorable à Rousseau. Mais dans cet épisode, c'est l'inverse. Moment de triomphe pour le jeune valet, qui, grâce à sa culture, prend une revanche sur la hiérarchie sociale. De plus, c'est un moment de bonheur revéçu comme tel par l'écrivain adulte.

La Fontaine, « le milan et le rossignol »

La Fontaine donne au 17^e s toutes ses lettres de noblesse à la fable, genre mineur à cette époque. Dans les premières fables (Livre I à VI) = fables les plus connues. Dans la seconde partie de son œuvre (Livre VII à XII) = fables plus difficiles, plus graves. « Le milan et le rossignol » appartient au Livre IX et reprend un thème déjà présent dans « Le loup et l'agneau » : opposition d'un prédateur et de sa victime. Ici il s'agit de deux oiseaux : un « milan » (oiseau de proie) et un « rossignol », oiseau chanteur. Paradoxalement, cette fable ne contient pas de moralité explicite.

Progression de la fable :

- confrontation milan / rossignol
- Tentative de diversion par le chant, la culture
- Echec de la stratégie
- fin tragique du rossignol

Analyse linéaire

Confrontation milan / rossignol :

Pour évoquer le milan (oiseau de proie), l'auteur utilise 3 vers [v.1-3] (alors que le rossignol est présenté en 1 vers : v.4) → opposition force du milan # fragilité du rossignol

Dès le début, le milan est présenté comme un « manifeste voleur » → il traîne une mauvaise réputation.

Vocabulaire péjoratif pour désigner cet oiseau : « répandu l'alarme » (2), « fait crier » (3) → Le milan n'inspire rien de bon.

v.3 : « fait crier sur lui les enfants » → ceux-ci symbolisent l'innocence → Ce thème de l'innocence est relayé par le rossignol : « Un rossignol tomba dans ses mains par malheur » (vers 4)

Vers 5 : périphrase « Le héraut du printemps » → Le rossignol symbolise le chant comme le suggère [« héraut » = messenger, chantre]

Vers 5 : La Fontaine utilise un **présent de narration** : « Le héraut du printemps lui demande la vie » → animation de la scène

La tentative de diversion :

Le rossignol essaie de convaincre le milan de l'écouter chanter : « Ecoutez plutôt ma chanson » (7) → essaie de faire diversion. Il vouvoie le milan → position d'infériorité

Le **champ lexical de la musique** est ainsi important du côté du rossignol : « héraut, le son, écoutez, chanson, mon chant » → le rossignol = symbole de l'artiste, du poète.

Il sait aussi argumenter : « que manger en qui n'a que le son ? » = **interrogation oratoire** (elle contient sa propre réponse)

Et le rossignol propose d'évoquer une page de la mythologie (diversion par la culture): « Je vous raconterai Térée et son envie » (roi de la mythologie = cruel avec sa belle-sœur comme le milan avec le rossignol)

Echec de la stratégie :

La stratégie du rossignol est nulle, car le milan est insensible au plaisir esthétique, au charme de la poésie, de la musique. Seule la faim l'emporte : « Qui, Térée ? » → syntaxe minimale → le milan tourne court

« est-ce un mets propre pour les milans ? » = les allitérations en [m] et [p] suggèrent que la faim ne supporte aucune attente !

V 10 : « feux violents », « ardeur » → le rossignol utilise des mots à connotation précieuse pour désigner la violence de la passion amoureuse. Il parle en poète.

Il apparaît comme naïf : « Je m'en vais vous en dire une chanson si belle / Qu'elle vous ravira »

Réponse à registre ironique du milan : « nous voici bien » = antiphrase

Une issue tragique :

Deux attitudes sont inconciliables :

Le rossignol : du côté de la culture (« parler de musique »)

Le milan : du côté de la faim et de la force (« je suis à jeun »)

Le dernier vers est la reprise d'un proverbe (« Ventre affamé n'a point d'oreilles »). Il suggère la triste fin du rossignol qui sera dévoré par le milan.

Une moralité implicite :

La Fontaine ne donne pas clairement la leçon de sa fable. Comment l'interpréter ? Plusieurs réponses possibles :

→ Opposition entre le pouvoir des mots et celui de la force brutale : le rossignol symbolise le poète tandis que le milan représente le roi

→ Position fragile du poète (La Fontaine) face au roi (Louis XIV) : La Fontaine était protégé par le surintendant Fouquet (homme très cultivé). Louis XIV était du côté de la force (armée puissante pour le rayonnement de son empire). Et Fouquet sera disgracié par le roi (et indirectement La Fontaine)

→ La poésie a des pouvoirs mais aussi des limites

→ Face à la force, le langage, l'art peuvent se révéler impuissants

Conclusion :

Cette fable n'est pas la plus connue de celles de La Fontaine. Mais elle est toujours d'actualité : comment parler de poésie, musique, culture à une partie du monde qui vit dans la pauvreté (Le Tiers Monde et le Quart Monde). L'homme affamé est sourd à ce qui n'est pas de la nourriture ; parfois, il devient même insensible à toute morale et peut accomplir des actes répréhensibles pour satisfaire sa faim.

Victor Hugo, « A qui la faute ? »

L'Année terrible est un recueil de poèmes de Victor Hugo qui retrace l'année 1870-71 durant laquelle la France souffrit parallèlement d'une guerre contre la Prusse (ancienne Allemagne) et d'une guerre civile à Paris. L'auteur évoque dans ce poème l'incendie d'une bibliothèque durant cette période troublée. et date du 25 juin 1871. Le texte se présente sous forme de dialogue entre le poète et l'incendiaire de la bibliothèque. Hugo se lance dans un réquisitoire contre la bêtise humaine et fait aussi un plaidoyer pour le livre.

Ier axe : un réquisitoire contre la bêtise humaine :

Hugo s'adresse à l'incendiaire de la bibliothèque et lui montre ce que son geste a de criminel : « Tu viens d'incendier la bibliothèque ? [...] Mais c'est un crime inouï »

→ *un crime contre soi-même :*

Crime commis par toi contre toi-même » → l'anaphore provoque un effet d'insistance
« Mais tu viens de tuer le rayon de ton âme » → détruire un livre, c'est tuer ce qui permet de nous élever intérieurement

L'emploi du pronom « tu », « toi-même » et du possessif « ton » insiste sur l'idée que ce crime est d'abord dirigé contre l'incendiaire : « c'est ton propre flambeau que tu viens de souffler ! » (vers 7), « c'est ton bien, ton trésor, ta dot, ton héritage » (vers 9)

Vers 10-11 : « Le livre, hostile au maître, est à ton avantage.

Le livre a toujours pris fait et cause pour toi »

→ *Un crime contre l'humanité :*

- En détruisant un livre, on détruit un morceau sacré du savoir de l'humanité :

« Une bibliothèque est un acte de foi » (vers 12) : métaphore religieuse → dimension sacrée du livre

- Le livre rassemble le passé, le présent et l'avenir : « Des générations ténébreuses », « dans les siècles, dans l'homme antique, dans l'histoire [...] passé [...] avenir » (vers 18-19)

IIè axe : un plaidoyer pour le livre

Victor Hugo fait également l'éloge du livre :

→ *Le livre éclaire son lecteur :*

utilisation importante de la métaphore filée de la lumière : « rayon de ton âme » (vers 6), « ton propre flambeau » (vers 7), « ces chefs-d'œuvre pleins de foudre » (vers 16), « Il luit [...] il brille », « les illumine » (vers 26), « leur chaud rayon » (vers 37), « toute cette lumière » (vers 43) → le livre éclaire, dissipe les ténèbres de l'ignorance. D'ailleurs le lecteur devient lui-même « ébloui » (vers 31)

→ *Le livre est un vecteur de la connaissance universelle :*

« Ouvre un livre. Platon, Milton, Beccaria [...] Dante ou Shakespeare ou Corneille » (vers 29-30) → auteurs de nations et d'époques différentes. Le livre abolit les frontières entre les hommes. Il favorise la communion des hommes.

→ *Le livre est un rempart aux conflits, à la misère :*

vers 27 : « Il détruit l'échafaud, la guerre, la famine / [...] plus d'esclave et plus de paria » (vers 27-28) → allusion à toute la littérature engagée. Lire conduit à agir (par une prise de conscience)

IIIè axe : un texte à la fois convaincant et de persuasif :

→ convaincre :

Le texte suit une organisation : très court dialogue introducteur, puis tirade argumentative et vers final (chute)

Hugo utilise des arguments fondés sur la réalité ou le rationnel : [...] les arguments sont classés
thèse : l'éloge absolu du livre et de la lecture.

→ persuasif :

Hugo joue aussi sur la sensibilité du lecteur.

- le mode d'énonciation choisi : dialogue entre le poète et l'incendiaire, mais ce dernier ne répond que brièvement → il ne sait pas parler, n'a aucune culture

- la construction du texte : le vers 1 et le dernier se font écho (vers final = vers-chute) :

« Tu viens d'incendier la Bibliothèque ? » / « Je ne sais pas lire » → l'incendiaire n'est donc pas entièrement responsable, c'est aussi la faute de la société (voir titre)

- idéalisation du livre: termes exclusivement mélioratifs

- personnification: le livre est un dieu

- figures de rhétorique insistantes: hyperbole, anaphore, rimes plates

- points d'exclamation → suggèrent l'indignation de l'auteur

Conclusion :

Poème très révélateur du romantisme social, poète très engagé(il était député)

Question d'actualité : des jeunes ont récemment incendié les banlieues : parfois des écoles, bibliothèques, maisons de jeunes : mais ils n'avaient souvent aucune culture !

Cette violence en question est souvent basée sur l'ignorance.

Le savoir, quand on ne le comprend pas, peut faire peur. Alors, on préfère le détruire.

De fait, le dernier vers nous apprend que ledit incendiaire ne savait pas lire, ce qui démontre bien qu'un manque de culture était à l'origine de son forfait.

Orwell, « la destruction des mots », 1984

Extrait du roman intitulé 1984, contre-utopie imaginée par G Orwell en 1948. L'auteur décrit une société placée sous une surveillance absolue de Big Brother. Les individus ne peuvent pas avoir vraiment d'intimité : tous leurs gestes sont surveillés par des caméras. Mais il s'agit aussi d'interdire aux citoyens de réfléchir. Un nouveau dictionnaire est créé : il ne s'agit pas d'inventer des mots mais de diminuer leur nombre.

Ier axe : l'épuration linguistique et ses techniques:

- *Développement du « novlangue » :*

-(ligne 1) : « Nous donnons au novlangue sa forme finale » = contraction de « nouveau » et « langue » s'opposant à l' « ancilangue » (ancienne langue) : « Nous détruisons chaque jour des vingtaines de mots, des centaines de mots » (ligne 4) → gradation

-Utilisation du champ lexical de la destruction : « nous détruisons », « nous taillons le langage jusqu'à l'os » (ligne 5), « déchets » (ligne 10), « se débarrasser » (ligne 10) → Volonté de simplifier au maximum les subtilités du langage.

-Ironie de l'auteur : « C'est une belle chose, la destruction des mots » → antiphrase, car Orwell veut au contraire montrer le danger de cette épuration linguistique.

Le but avoué par Syme est d'appauvrir la langue et de la réduire à un système transparent : « tous les concepts nécessaires seront exprimés chacun exactement par un seul mot » (24-25)

C'est le rêve du philosophe Descartes (au 17^e siècle) qui voulait des « idées claires et distinctes ». Analogie avec le langage mathématique.

Les techniques :

Suppression de tous les éléments qui introduisent une imprécision dans la langue :

→ catégorie des « adjectifs » : suppression des adjectifs exprimant des nuances (« synonymes ») : ligne 15-16

→ suppression des « antonymes » : ligne 11 : « quelle raison d'exister y a-t-il pour un mot qui dit le contraire d'un autre ? » : exemple de « bon » # « mauvais » (13-14). On ajoute un préfixe : « inbon fera tout aussi bien » (ligne 14)

→ catégorie des « verbes » :

En fait, le langage se contente de nommer les choses, il se limite à la dénotation : ligne 24-26.

Les connotations ont tendance à s'effacer : « Toutes les significations subsidiaires seront supprimées et oubliées » (ligne 25)

II^e axe : le but recherché :

→ contrôle de la pensée : les citoyens ne peuvent plus approfondir leur réflexion. Il leur est impossible de penser, sinon que de façon binaire : « Ne voyez-vous pas que le véritable but du novlangue est de restreindre les limites de la pensée ? » → interrogation oratoire

Orwell fait une satire d'un monde totalitaire et de son discours trafiqué : la devise de Big Brother est « La guerre c'est la paix, la liberté c'est l'esclavage, l'ignorance c'est la force »

→ disparition de toute forme de contestation

→ volonté d'imposer un discours officiel qu'il est impossible de contredire

Conclusion :

Avec 1984, Orwell imagine un monde effrayant mais dénonce indirectement un avenir de cauchemar. Il veut nous faire prendre conscience des dangers qui guettent le monde (rôle de l'ironie), nous mettre en garde. Pourtant cette épuration linguistique, cet appauvrissement de la langue est actuel : emploi de la « langue de bois », du « politiquement correct », emploi d'une orthographe phonétique, influence des SMS etc. De même, l'anglais s'est imposé mais il est souvent réduit à quelques formules simples. Beaucoup de gens ne lisent plus et la culture est réduite à quelques clichés.

L'appauvrissement actuel de la langue (débat)

- Pauvreté lexicale
- Orthographe forums de discussion, messenger, messages des téléspectateurs s'inscrivant sur l'écran de SMS et texto (écriture phonétique)
- Anglais réduit à quelques mots
- Langue de bois
- Le « politiquement correct »
- Dictée brevet collèges de 1999 à des élèves de seconde en 2005 → résultats catastrophiques

Politiquement correct → C'est le fondement même de la Novlangue. Être politiquement correct, est-ce lutter contre la misère, le chômage, etc. ? Mais non, voyons ! On vous a assez répété que nous vivions dans l'ère de la communication ! Tout n'est qu'une question de vocabulaire ! Le politiquement correct consiste à remplacer les mots à connotation négative par d'autres, plus neutres. Exemple venu d'outre-Atlantique, où la population noire connaît toujours la misère, pardon, une « *situation économiquement délicate* » : on a dit successivement « nègre », puis « noir », puis « personne de couleur », on dit aujourd'hui « afro-américain »... Mais l'afro-américain dispose toujours d'un revenu inacceptable pour vivre.

